

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème année, No. 62. — Samedi, 11 juillet 1885  
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS.

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50.—Un an : \$3.00



MADAME MIOLAN CARVALHO, CANTATRICE

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 11 juillet 1885

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—L'heure de la soupe, par Eugène Chavette. — Primes du mois de juin. — Un conseil par semaine. — La Porteuse de Pain (suite).—Nos gravures : Mme Carvalho ; Sir Stafford Northcote ; Lord Salisbury ; Lord Churchill ; Vue de Kingston.—En voyage.—Choses et autres.—Primes du *Monde Illustré*

GRAVURES : Mme Miolan Carvalho, cantatrice.—Portraits de sir Stafford Northcote, de lord Salisbury et de lord Churchill.—Canada : Vue de Kingston.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

## ENTRE-NOUS

**U**n matin, il y a de cela bien longtemps, trente ans peut-être, deux rédacteurs d'un journal de l'opposition, ne sachant quel sujet traiter, se demandaient l'un à l'autre, de quoi ou de qui diable ils pourraient bien dire du mal, pour intéresser leurs lecteurs.

Le rédacteur-en-chef, une vieille moustache, un démolisseur de ministères, entra et entendit cet appel désespéré fait à l'inspiration.

—Messieurs, dit-il, vous êtes jeunes encore, je le vois, car si vous n'étiez pas atteints de cet aimable défaut qui se passe, avec le temps, vous sauriez qu'on dit toujours du mal du gouvernement, et qu'en ce faisant, on est toujours lu avec plaisir.

Ceci se passait à Paris, et comme on était alors en France sous la férule de l'homme qui devait plus tard sombrer à Sedan, je n'ai jamais trouvé trop à redire à cette réponse typique.

Je comprends qu'on dise du mal du gouvernement, surtout quand on n'est pas *de son bord*.

\* \* \*

Une autre coutume, qui date du jour où on a inventé les gendarmes et les gardiens de la paix— invention exigée par la présence de messieurs les voleurs et les assassins, et qui coûte très cher aux honnêtes gens—une autre coutume, dis-je, c'est celle de dire du mal de la police.

Dire du mal de la police est bon genre, cela est reçu partout, au Canada comme en Russie, à Rome comme à Pékin.

Si vous avez du monde et que la conversation vienne à languir, dites quelque chose de ce genre : —Décidément, la police est bien mal faite à...

(Montréal, Québec, Trois-Rivières, etc., selon le lieu que vous habitez). Hier, je passais rue du Poirot, deux chiens se battaient, se mordaient, se déchiraient, et pas un seul homme de police ne s'est montré. Il y avait trois cents personnes rassemblées, et la lutte des deux brutes a été tellement acharnée, qu'au bout de dix minutes il ne restait plus que les deux queues. Et cependant, nous, contribuables et électeurs municipaux, nous payons pour avoir une police bien faite !

Vous verrez si cela réussit !

Avec quel bonheur, quel accord, je dirais même avec quel enthousiasme et avec quel aplomb chacun viendra narrer sa petite histoire !

\* \* \*

Je ne vous signale pas ces deux manies dans le simple but de vous faire voir que je les ai observées, mais je désire attirer votre attention sur le danger de se laisser duper par certains individus qui ont intérêt à exploiter cette tendance à accepter, pour argent comptant, tout le mal que l'on peut dire contre des hommes honorables, parce qu'ils appartiennent à la police.

Depuis plusieurs mois, un journal de Montréal, le *Herald*, a pris à parti le chef de police, M. Paradis, et lui fait une véritable guerre de sauvage.

Au début, on a procédé par des articles d'un caractère assez bénin. On a réédité les vieux clichés, insuffisance de personnel, mauvais choix des hommes, etc., etc.

Puis le feu a été dirigé contre les détectives. On volait partout et jamais on ne prenait les voleurs.

Tout cela n'était qu'un lever de rideau, un avant-goût de la pièce qui allait se jouer.

Un beau matin, changement de décor, et on nous fait voir le grand, le véritable, le seul coupable ; le voilà, c'est lui, c'est le chef de police, un canadien-français, un catholique.

Et depuis lors, voilà qu'on nous présente, tous les jours que Dieu nous donne, une tartine saupoudrée d'arsénic, destinée à empoisonner ce brave M. Paradis, qui se contente le plus souvent de hausser les épaules et de rire.

\* \* \*

Mais la chose commence à devenir intolérable, et il pourrait très bien se faire que vous appreniez un de ces quatre matins que l'auteur de ces articles stupides a enfin été arrêté.

Pour vous donner une idée de l'insolence et de la lâcheté qu'on apporte dans ces attaques, je vous signalerai ce fait, qu'on vient de dé.errer une vieille affaire qui date de huit ans, le vol de soiries chez Morgan & Cie., et qu'on a cru faire merveille en venant dire que le frère de M. Paradis avait loué, à cette époque, un appartement à un individu qu'on suppose avoir trempé dans ce vol.

Donc, M. Paradis est coupable. C'est clair comme le jour.

C'est le raisonnement que tenait le père de Guibollard, à qui on demandait s'il avait déjà mangé du caviar.

—Personnellement, non, répondit-il, mais ma femme a un cousin, dont l'oncle a eu un domestique qui avait été au service d'un officier français, fait prisonnier plus tard, pendant la campagne de Moscou et qui a logé chez un officier russe, qui mangeait tous les jours du caviar de premier choix ; c'est comme si j'en avais mangé moi-même.

\* \* \*

J'ai tout lieu de croire qu'au fond ce n'est pas précisément à M. Paradis que l'on en veut, mais que c'est plutôt à sa qualité de Canadien-français.

La place de chef de police est bonne, lucrative et honorable, c'est un Canadien-français qui l'a méritée ; changeons tout cela, tâchons de mettre M. Paradis à la porte et nous caserons un anglais.

Halte-là ! c'est un jeu qui se joue à deux. Si ce n'est pas par fanatisme que le *Herald* agit de la sorte, qu'il formule donc une accusation nette et qu'il vienne dire carrément quelles accusations il a à porter contre celui qu'il persécute.

Ces fanatiques ne raisonnent pas ; prenez-les par tous les bouts, essayez de leur prouver qu'ils font fausse route, qu'ils travaillent contre leur propre intérêt, employez toutes les formes de style, faites tout ce que vous voudrez, et

Vous serez étonné, quand vous serez au bout, De ne leur avoir rien persuadé du tout.

\* \* \*

Allez donc raisonner avec Sheppard, par exemple, vous savez que c'est tout à fait inutile. Il est enragé et mord partout.

Ah ! celui-là, par exemple, fera bien de ne pas se faire connaître en France, si jamais il y va.

Lisez plutôt la scène dont Sylva Clapin a été témoin dernièrement dans un café du quartier Latin.

C'était par une soirée de chaleur accablante. Terrasse et trottoirs, en face de l'établissement, regorgeaient de consommateurs. J'ouvris *Le Monde*, et, attablé devant quelques connaissances, je lus le détail du portrait de Sheppard. Du coup, ce furent, tout autour, des oh ! et des ah ! d'étonnement aussitôt suivis de violentes et tumultueuses marques d'approbation qui firent lever la tête à tous les clients. Plusieurs mêmes, attirés par le fracas des voix, commencèrent à se grouper autour de nous. Voyant cela, un étudiant en médecine, après s'être découvert, monta sur une chaise, et là, d'une voix de stentor :

—Messieurs, s'écria-t-il, qui veut voir un Anglais bien tapé !

Oh ! alors, de tous côtés l'on se rua.

—Messieurs, s'écria une seconde fois l'étudiant, ce sont les Canadiens, nos frères d'Amérique, qui viennent nous enseigner la manière de fustiger ces malotrus d'Anglais nos ennemis irréconciliables à nous aussi.

Et, de nouveau, il étala le fameux Sheppard. Pour bien comprendre l'indignation qui s'en suivit dans la foule, il faut savoir que l'affaire du drapeau français traité de guenille par le maniaque du *Daily News*, avait déjà fait son chemin jusqu'ici, et que même quelques jours auparavant le *Voltairien* en avait parlé au long.

Aussi, fallait-il voir le tumulte causé parmi ces Parisiens, au plus haut point irascibles, par la lecture de l'entrefilet du *Monde*. Une tempête de cris et de luées, du plus mauvais augure pour un Sheppard quelconque qui se fut trouvé là en ce moment, monta dans les airs. Bientôt, les passants

s'amassant continuellement, la rue fut interceptée, et un char urbain qui arrivait, dut attendre au moins cinq minutes avant d'avoir pu se frayer un passage. Et toujours, le numéro du *Monde*, circulant de mains en mains, entretenait l'agitation. Un grand nombre, croyant qu'il s'agissait tout bonnement de nouvelles extraordinaires venues dans la soirée, coururent dévaliser le premier kiosque d'à côté, au grand ahurissement de la marchande de journaux qui ne comprenait absolument rien à cette subite effervescence. Au plus fort de l'excitation, un autre étudiant émit une proposition qui obtint un succès colossal.

—Mes amis, dit-il, si nous buvions à la santé des journaliers canadiens, et en particulier à la prospérité du brave et intrépide journal qui sait si bien prendre en mains par là-bas la défense des intérêts français ? Que vous en semble ?

Pas n'est besoin d'ajouter si le propos fut écouté. Jamais, au grand jamais s'il faut en croire les habitués du lieu, pareille énorme consommation de bocks a-t-elle déjà été faite.

La bière et le vin ruisselaient littéralement. Aux dernières nouvelles, il était question d'aller afficher la binette de Sheppard dans la salle de dépêches du *Figaro*, avec dédicace appropriée.

\* \* \*

Enfin, Gros-Ours a abandonné la partie.

Le pauvre diable s'est rendu après un jeûne assez long et très ennuyeux.

Ce chef de tribu ressemble aux autres chefs de cette insurrection : *de loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien*, ce sont décidément des sauvages d'opéra comique.

Maintenant, nous n'avons plus qu'à nous occuper de faire une réception convenable à nos volontaires.

J'ai lu que le comité des finances, à une de ses dernières séances, avait voté \$1,200 pour donner une fête, à l'île Sainte-Hélène, au retour des militaires. Cette somme est suffisante, et le comité ne pouvait guère faire plus, mais ce qui m'étonne, c'est que les citoyens attendent au dernier moment pour venir verser personnellement leur souscription pour une fête si légitime.

Je ne vois guère que le faubourg Saint-Joseph qui se soit bien montré et qui est décidé d'organiser une réception au capitaine Giroux.

Hélas ! il faut bien l'avouer à notre honte, nous n'avons pas été généreux pendant toute cette campagne, et si les Anglais (je le reconnais en rougissant) n'avaient pas été là pour former le fond de secours, les familles de nos volontaires seraient mortes de faim.

Sur une vingtaine de mille piastres que l'on a versées, nous, Canadiens, nous figurons pour un dixième.

Et pourtant, c'est notre bataillon qui a éprouvé le moins de pertes.

Enfin, mieux vaut peut-être ne pas trop appuyer sur ce sujet délicat.

\* \* \*

Le câble nous apporte la dépêche suivante :

Cinq cents légitimistes ont tenu une assemblée, qui s'est terminée par un banquet. Ils ont résolu d'appuyer la comtesse de Chambord. Les premières familles du faubourg Saint-Germain organisent un pèlerinage à Graetz, ou Don Juan, père de Don Carlos, réside. Les légitimistes demandent Don Juan pour roi.

Ce n'est pas sans un sentiment de profonde tristesse que j'ai lu ces lignes.

Je ne puis croire encore que des Français aillent chercher en Autriche un prince espagnol, qui a revendiqué pendant la plus grande partie de sa vie le trône d'Espagne.

Le parti légitimiste, représenté par le comte de Chambord, jusqu'à la mort de celui-ci, était respecté ; on s'inclinait devant le dévouement à une cause sans espoir et sans avenir, et, quand le dernier des Bourbons de France a disparu, amis et ennemis ont rendu hommage à l'honnêteté et à l'intégrité du rejeton d'une des plus belles familles du monde.

Mais quel intérêt peut inspirer en France Don Juan, fils de prétendant, père de prétendant et prétendant lui-même à une couronne étrangère.

D'aucuns reprochent déjà au comte de Paris d'être fils d'une princesse allemande et de ne rien connaître de la France ; quel attachement voulez-vous que l'on ait pour un homme dont l'aïeul, Philippe V, a renoncé à sa qualité de Français en échange d'une couronne ?

Le grand-père de ce singulier chef des légitimistes s'est, du reste, battu contre la France au commencement de ce siècle.

Il y aurait beaucoup de choses à dire, mais je préfère croire que ce télégramme n'est qu'un canard.

\* \* \*

Il existe, au square Saint-Louis, à Montréal, un avis qui mérite une mention.

Tous les jours vous y pouvez voir un nombre de quadrupèdes, surtout de la race canine, y sauter, jouer et gambader à leur aise.

Parfois, cependant, on remarque un rassemblement de chiens qui s'arrêtent devant l'écrêteau, d'un air très grave, semblent l'examiner un instant, se retournent et déposent l'un après l'autre un souvenir au pied du poteau, après quoi ils repartent plus guillerets, en jetant des *houah ! houah !* joyeux.

Voici ce que dit la prose du comité des chemins :

Les chiens ne sont pas admis ici.

C'est probablement parce que l'on a fait afficher cet avertissement, qui ne s'adresse qu'aux chiens, que ceux-ci ont choisi ce joli jardin pour lieu de rendez-vous.

J'ai cependant vu plus fort que cela en France, en fait de style municipal.

J'ai vu, de mes propres yeux vu, dans le département du Pas-de-Calais, aux portes d'Arras, sur la route de Bethune, l'avis suivant :

AVIS AU PUBLIC

Il est défendu aux animaux de trotter sur les trottoirs. Ceux qui ne savent pas lire s'adresser au cabaret voisin.

C'est raide, n'est-ce pas ?

Eh bien ! cette affiche date de 1845 ; Louis-Philippe a été chassé de France, la République a été proclamée et étouffée par Louis Bonaparte ; celui-ci est devenu empereur, sa déchéance a été décrétée en 1870, on a acclamé la troisième République ; cinq cents ministres au moins se sont remplacés ; le monde a été bouleversé... mais l'affiche a tenu bon, et vous pourrez encore la voir si le hasard vous amène un jour dans la patrie de Robespierre et des andouillettes.

LÉON LEDIEU.

L'HEURE DE LA SOUPE

On dîne à six heures précises dans la maison Duflost. — Absent depuis le matin, M. Duflost vient de rentrer pour se mettre à table. — Il est de sept minutes en retard !!!

MADAME (sans lui laisser le temps de s'excuser). — Quand vous avez sonné, j'ai cru que c'était le médecin qui arrivait. Monsieur (avec inquiétude). — L'attendais-tu donc ? serais-tu malade ?

Madame. — Croyez-vous que même une santé de fer puisse tenir contre un estomac ruiné par l'absence de repas à heure régulière ! Vous imaginez-vous que ce n'est pas être malade que de se sentir mourir à petit feu dans les angoisses de l'attente en se disant : " Un omnibus lui a peut-être passé sur le ventre."

(Monsieur, qui sent venir l'orage, garde le silence.)

Madame. — Daignerez-vous au moins répondre à la seule question que je vais vous faire ?

Monsieur. — Laquelle ?

Madame. — Pouvez-vous me dire si vous avez l'intention de rentrer tous les jours à pareille heure ?

Monsieur (doux). — Voyons ma bonne, est-ce que tu vas gronder pour une pauvre fois que je suis rentré de sept minutes en retard ? J'ai été retenu par une affaire sur laquelle on m'a demandé le secret.

Madame. — Rien ne dit qu'à l'avenir vous n'allez pas être en retard d'une semaine ; on commence par des minutes et on finit par des années.

Monsieur. — Ça ne s'est jamais vu.

Madame. — Comment ? Ça ne s'est jamais vu !... Mais, hier soir encore, ne me parliez-vous pas de ce marin, le capitaine La Pérouse, qui partit en promettant de revenir et qui, depuis ce temps, n'a pas encore reparu au foyer conjugal.

Monsieur. — Mais il y a quatre-vingt-dix ans de cela !

Madame. — Il n'en est que plus coupable.

Monsieur. — Et puis, souviens-toi, j'ai ajouté qu'il avait péri dans un naufrage.

Madame. — C'est bien facile de dire qu'on a péri

dans un naufrage, quand il n'y avait là personne pour vous démentir. Ah ! vous vous trompez étrangement si vous croyez que, le jour où il vous plaira de ne plus rentrer, vous vous tirerez d'affaire en faisant mettre dans les journaux que vous êtes parti dans un ballon qui n'est jamais redescendu ; avec moi, ces histoires-là ne prennent pas, je vous préviens... pas plus que celle d'aujourd'hui.

Monsieur. — Je ne sais pas où tu vois une histoire...

Madame. — Monsieur affecte d'arriver ici tout bouffi de mystère... et quand on l'interroge... quand on daigne l'interroger, il pince les lèvres pour vous dire que c'est un secret... Oh ! je ne suis pas curieuse de le savoir, votre fameux secret, car... loin de désirer de les connaître, il est des choses qu'on craint à chaque instant d'apprendre.

Monsieur. — Ne vas-tu pas te mettre martel en tête parce que, je te l'affirme, je me suis occupé de l'affaire d'un autre.

Madame. — Jolie affaire que celle qu'un époux ne peut avouer... Dehors, je le sais, il n'y a que pour vous à parler ; mais, au logis, il faut prendre les pincettes pour arracher un mot.

Monsieur. — Je te répète que c'est un secret qui n'est pas le mien.

Madame. — Oui, l'excuse est bien commode.

Monsieur (agacé). — Ah ! tu me rendras fou.

Madame. — Vous n'avez pas assez de cœur pour cela.

Monsieur. — Tiens, pour avoir la paix, j'aime mieux te le dire tout de suite.

Madame. — Non, non, c'est inutile.

Monsieur. — Tu ne veux pas que je parle ?

Madame. — A quoi bon ! vous allez inventer quelque mensonge, car vous êtes habile à ce jeu-là.

Monsieur. — Voyons, veux-tu m'écouter ?

Madame. — Vous pouvez commencer votre conte.

Monsieur (allant avouer). — Je ..

Madame (l'interrompant). — Seulement je vous avertis que je n'en croirai pas un mot.

Monsieur. — Alors, autant ne rien dire...

Madame. — Vous le voyez, j'étais bien certaine qu'en vous mettant au pied du mur vous ne trouveriez rien à dire. Ah ! je connais toutes vos malices.

Monsieur. — Mais, sacrebleu !

Madame. — Oui, oui, vous jurez pour vous donner le temps de trouver votre mensonge.

Monsieur (exaspéré). — Mille millions de milliards ! veux-tu me laisser parler ?

Madame. — Oh ! allez, allez, votre humble esclave vous écoute.

Monsieur. — Eh bien ! un de mes amis, qui était à la veille de faire faillite, s'est adressé à moi, et toute la journée j'ai couru pour le tirer de peine en offrant ma garantie.

Madame. — Et après ?

Monsieur. — C'est tout.

Madame (après un soupir). — Ah ! j'ai bien fait de payer le boulanger hier, nous avons au moins le pain assuré pour un mois... Dès ce soir, j'habituerai notre fils à coucher sur la paille, car tel est son avenir à cet enfant dont le père prodigue sa fortune au premier coquin venu.

Monsieur. — Oh ! coquin ! c'est bien vite qualifier quelqu'un dont tu ignores encore le nom.

Madame (d'un ton de mépris). — Avec ça que je n'ai pas déjà deviné qu'il s'agit de cet infecte et stupide Ducoudray.

Monsieur. — Double erreur ! D'abord ce n'est pas Ducoudray... et il est loin d'être stupide. C'est un fabuliste distingué... Depuis La Fontaine, il y avait une place à prendre, et Ducoudray s'en est emparé.

Madame (reprise de fureur). — Et c'est pour ce misérable fabuliste que vous ruinez votre famille... Oh ! Comme j'ai eu tort de ne pas croire mes sentiments le jour où, pour la première fois, il est entré ici avec ses gros souliers crottés. Je me souviens que je me suis dit aussitôt : " Il a déjà deux pieds dans notre salon, il en aura bientôt quatre dans notre caisse." Et ça n'a pas manqué !!! A cette heure, notre avenir est dans les mains de ce Ducoudray, pour lequel vous avez répondu.

Monsieur (agacé). — Je t'affirme que ce n'est pas Ducoudray.

Madame. — Alors c'est quelque vaurien de son espèce que vous n'osez pas plus avouer.

Monsieur. — Ne dis pas d'injures, car, si tu savais le nom, tu en serais au désespoir.

Madame. — Oui, il ne peut y avoir qu'un misérable, un sacripant, un chevalier d'industrie, un filou, un escroc, un voleur...

Monsieur (perdant patience). — Eh bien ! puisque tu tiens tant à le savoir, j'ai répondu pour ton frère, qui avait été trop imprudent avec les fonds turcs !!!

Madame (repentante). — Ah ! mon pauvre Duflost, pardonne-moi.

(Les deux époux s'embrassent.)

Monsieur. — Là ! maintenant que la paix est faite, dinons-nous ?

Madame. — Pas encore.

Monsieur. — Pourquoi ?

Madame. — Parce que j'ai eu à envoyer la cuisinière en course dans la journée, de sorte qu'au lieu de six heures nous ne pouvons dîner qu'à sept.

Monsieur. — A sept heures ! Et tu me fais une scène en me reprochant d'être en retard de sept minutes !

Madame. — C'était pour te faire prendre patience, mon bon chat.

EUGÈNE CHAVETTE.

PRIMES DU MOIS DE JUIN

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois de JUIN a eu lieu le 6 juillet, dans la salle de conférence de la *Patrie*, devant un grand nombre de personnes.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix, No.	16,443.....	\$50
2e prix, No.	21,987.....	25
3e prix, No.	19,237.....	15
4e prix, No.	20,030.....	10
5e prix, No.	11,683.....	5
6e prix, No.	4,724.....	4
7e prix, No.	1,273.....	3
8e prix, No.	14,221.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

20,255	1,701	16,667	6,948	17,493
5,519	23,717	21,848	241	2,369
22,080	14,684	23,433	18,233	7,481
5,251	21,759	520	13,102	16,160
23,240	3,075	1,542	22,873	23,148
194	3	10,067	14,522	15,951
3,109	6,956	1,134	2,146	1,767
23,671	12,513	16,567	15,190	22,377
13,967	10,061	1,051	4,160	19,666
23,078	934	23,178	18,864	10,793
3,660	21,021	20,253	12,055	9,321
11,889	1,896	10,746	17,084	747
21,051	7,117	14,331	2,856	18,319
18,080	1,994	6,375	15,086	10,926
14,299	4,107	10,556	1,852	9,291
6,416	843	7,441	16,024	101
8,906	17,013	22,128	10,180	19,153

14,377

N. B. — Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois de JUIN sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue St-Jean, Québec.

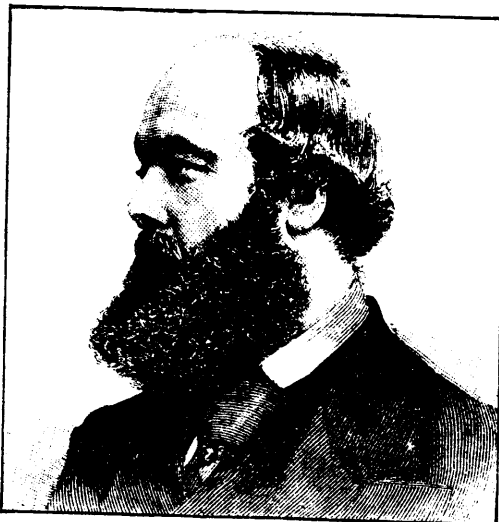
UN CONSEIL PAR SEMAINE

C'est une fort mauvaise habitude que celle de profiter du moment des repas pour lire son journal ; la lecture, en effet, occupe l'esprit, amène le sang au cerveau, au détriment de l'estomac, dont les fonctions se trouvent ainsi très sérieusement troublées. Beaucoup d'indigestions résultent de cette habitude si commune aujourd'hui.

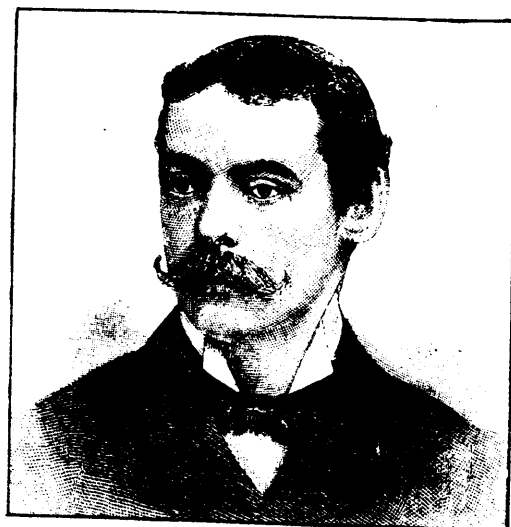
Dans la bouche d'une femme, non n'est que le frère aîné de oui. — VICTOR HUGO.



SIR STAFFORD NORTHCOTE,  
Premier lord de la Trésorerie

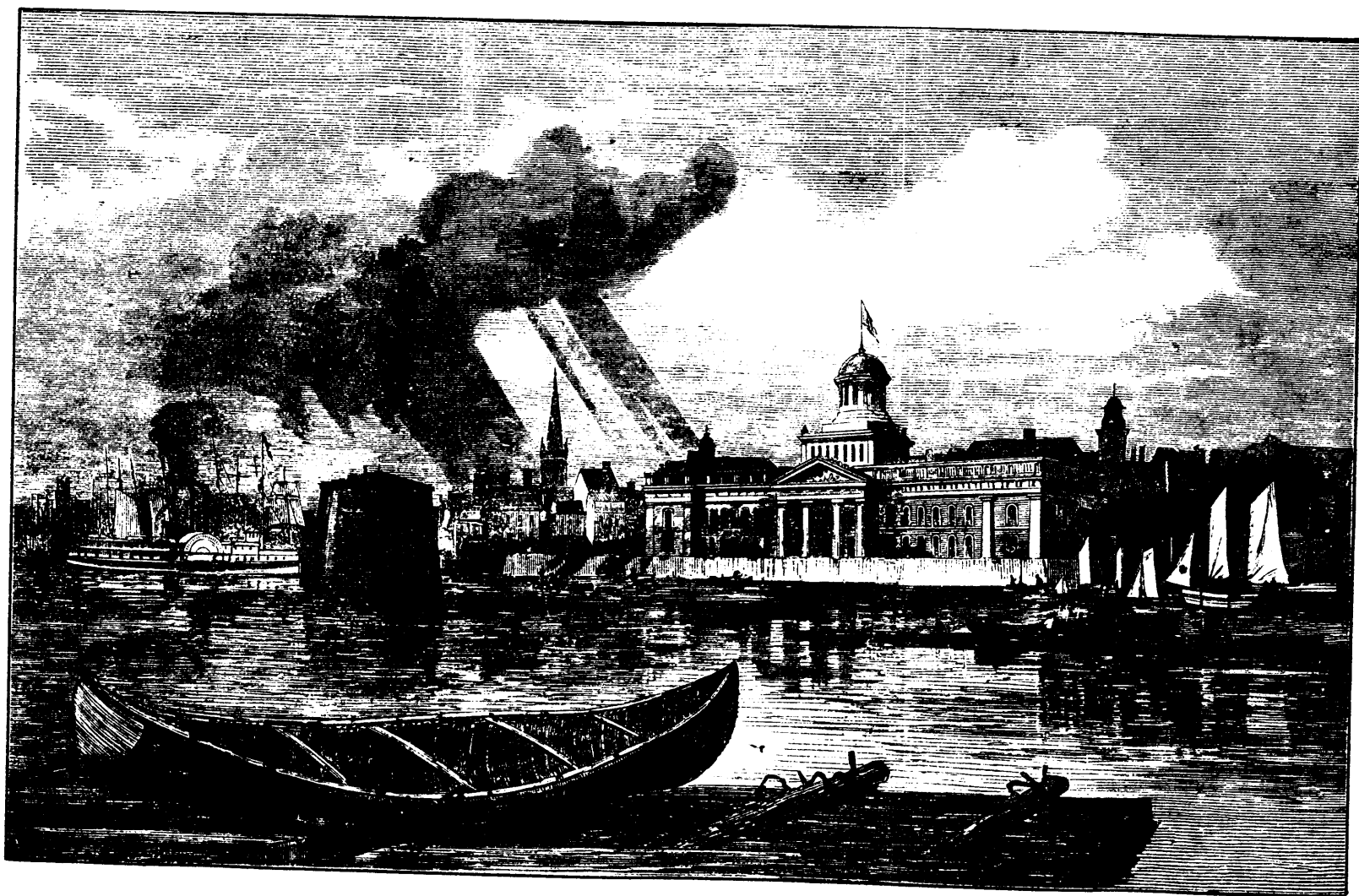


LORD SALISBURY,  
Premier ministre et Secrétaire d'Etat



LORD RANDOLPH CHURCHILL,  
Secrétaire d'Etat pour l'Inde

ANGLETERRE — LE NOUVEAU MINISTÈRE



CANADA. — VUE DE KINGSTON

LA  
PORTEUSE DE PAIN

— 0 —  
PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)  
— 0 —

LXIII

La boutique du marchand de vin qui portait pour enseigne ces mots : " Au rendez-vous des boulangers," et dont Jeanne avait franchi le seuil pour prendre un peu de nourriture avant d'aller se reposer, était bien nommée. C'était en effet le lieu de réunion des "geindres" ou garçons boulangers, des mitrons et des porteuses de pain du quartier. La plupart venaient habituellement y manger. L'établissement du marchand de vin se composait de quatre pièces : La salle où se trouvait le comptoir ; un cabinet où une dizaine de personnes pouvaient se réunir autour d'une table ronde éclairée par deux becs de gaz ; la grande salle où s'alignaient de chaque côté des petites tables garnies de consommateurs à l'heure des repas ; enfin la cuisine, où la maîtresse de la maison trônait en face des casseroles de cuivre luisantes, et au milieu des trois alertes filles de service. Chaque quartier de Paris renferme une ou deux de ces maisons, qui servent de lieux de rendez-vous aux employés de la boulangerie. Les conversations sont animées ; tout le monde s'y connaît ; chacun raconte à son voisin ses affaires de boutique. C'est dans la grande salle encore à demi pleine que Jeanne Fortier pénétra.

En voyant tous ces dîneurs qui s'interpellaient avec des éclats de rire d'une table à l'autre, la fugitive eut un moment d'indécision. Elle s'arrêta près du seuil. Une servante passant près d'elle vit son embarras, mais sans en comprendre la cause, et lui dit :

— Oh ! vous pouvez entrer, madame, il y a encore de la place !

— Oui ! oui ! il y en a ! fit un garçon boulanger de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, installé près de l'entrée, et qui, de même que la servante, avait vu l'indécision de la nouvelle venue. Tenez, à côté de moi. Nous sommes tous de la "boulange," ici, et quand même vous n'en seriez pas, ça ne ferait rien. On vous accueillera bien tout de même.

Jeanne sourit et vint s'asseoir à côté du garçon boulanger qui se recula pour laisser libre un plus large espace.

— Qu'est-ce que vous voulez manger ? demanda la servante en énumérant les "plats du jour."

La veuve de Pierre Fortier commanda son dîner. Tout à coup le brave garçon auprès de qui elle s'était assise interpella un autre jeune homme placé à quelques tables plus loin.

— Dis donc, Tourangeau, lui cria-t-il, tu ne connaîtrais pas un moyen pour empêcher mon patron d'être grincheux à ne pas le toucher avec des pinces ?

— Qu'est-ce qu'ils ont donc, ces particuliers ? répliqua le jeune homme interpellé. Et qu'est-ce qu'il faudrait pour les guérir ?

— Tout simplement une bonne porteuse.

— Rien que ça ! fit le Tourangeau en riant. Ah ! bien, merci ! Excusez du peu ! C'est le merle blanc, aujourd'hui, les bonnes porteuses, avec le vilain temps, la neige et les gelées. Elles se mettent au lit l'une après l'autre et renoncent au métier. Depuis quinze jours, chez ma patronne, nous en avons changé quatre fois.

— C'est encore mieux chez Lebert, mon patron. En douze jours, nous en sommes à la cinquième. La clientèle se plaint, menace d'aller ailleurs, et ça met le patron et sa femme dans tous les états. Demain matin, c'est leur bonne qui portera le pain aux pratiques, et cette tortue là n'aura pas fini à quatre heures du soir ! Celle qui se présenterait en ce moment et ferait l'affaire, serait bien sûre d'avoir carrément trois francs par jour et deux livres de pain. Si tu en connais une, Tourangeau, tu peux l'envoyer.

— Je n'en connais pas.

Jeanne avait écouté avec une attention facile à comprendre la conversation que nous venons de reproduire. Quand fut terminé son repas, qu'elle

— Oui.

— Est-ce que vous êtes du métier ?

— Je n'en suis pas, mais il me semble que ça ne doit point offrir de bien grandes difficultés, et comme j'ai besoin de gagner ma vie, comme je ne suis pas plus sottre qu'une autre, je me mettrais vite au courant des adresses de la clientèle. Ceux qui m'emploieraient, j'en suis sûre, seraient contents de moi.

— Parbleu ! on voit bien que vous n'êtes point une bête. Mais je dois vous prévenir que si le métier est facile, il est fatigant.

— Je suis forte. J'ai du courage.

— Vous aurez cinq heures de travail à faire, la hotte sur le dos, ou poussant la voiture fermée, qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige ! Et des étages à escalader ! C'est pire que de monter une demi-douzaine de fois sur la colonne de la Bastille.

— Je vous le répète, je suis forte, et j'ai besoin de gagner ma vie.

— Connaissez-vous Paris ?

— Pas beaucoup, mais tous vos clients doivent se trouver dans le même quartier.

— Le patron en a un peu partout.

— Où demeure-t-il ?

— Rue Dauphine.

— Je sais où c'est.

— Nous avons des pratiques jusque dans la Cité, jusqu'au Marais.

— C'est l'affaire d'un jour ou deux pour s'y retrouver, et je n'épargnerai pas mes jambes. Croyez-vous que si je me présente on m'acceptera ?

— Oh ! quant à ça, j'en réponds ! Depuis trois jours on cherche une porteuse de tous les côtés. Ce soir, si vous voulez, je dirai au patron que vous viendrez demain matin vous entendre avec sa bourgeoise, car c'est madame Lebert qui s'occupe de ça.

— Eh bien ! rendez-moi ce service, je vous en prie ; vous aurez fait une bonne action, et le bon Dieu vous bénira !

Le ton avec lequel ces dernières paroles furent prononcées remua le cœur du garçon boulanger.

— Comptez que je le ferai, dit-il, et avec plaisir, car vous m'avez l'air d'une brave femme, la petite mère. Demain matin, vous n'aurez qu'à vous présenter à la boutique de ma part, de la part du "Lyonnais." C'est comme ça qu'on m'appelle. Vous y trouverez la patronne.

— A quelle heure ?

— Aux alentours de sept heures et demie, huit heures.

— Rue Dauphine, n'est-ce pas ?

— Oui, numéro 15, boulangerie Lebert, la maison est

connue. La-dessus, je fille travailler. A demain, la maman, et soyez tranquille, vous réussirez, je vous le promets. Ah ! encore un mot, il faudra apprendre les noms des différentes espèces de pains pour ne point vous tromper en les livrant.

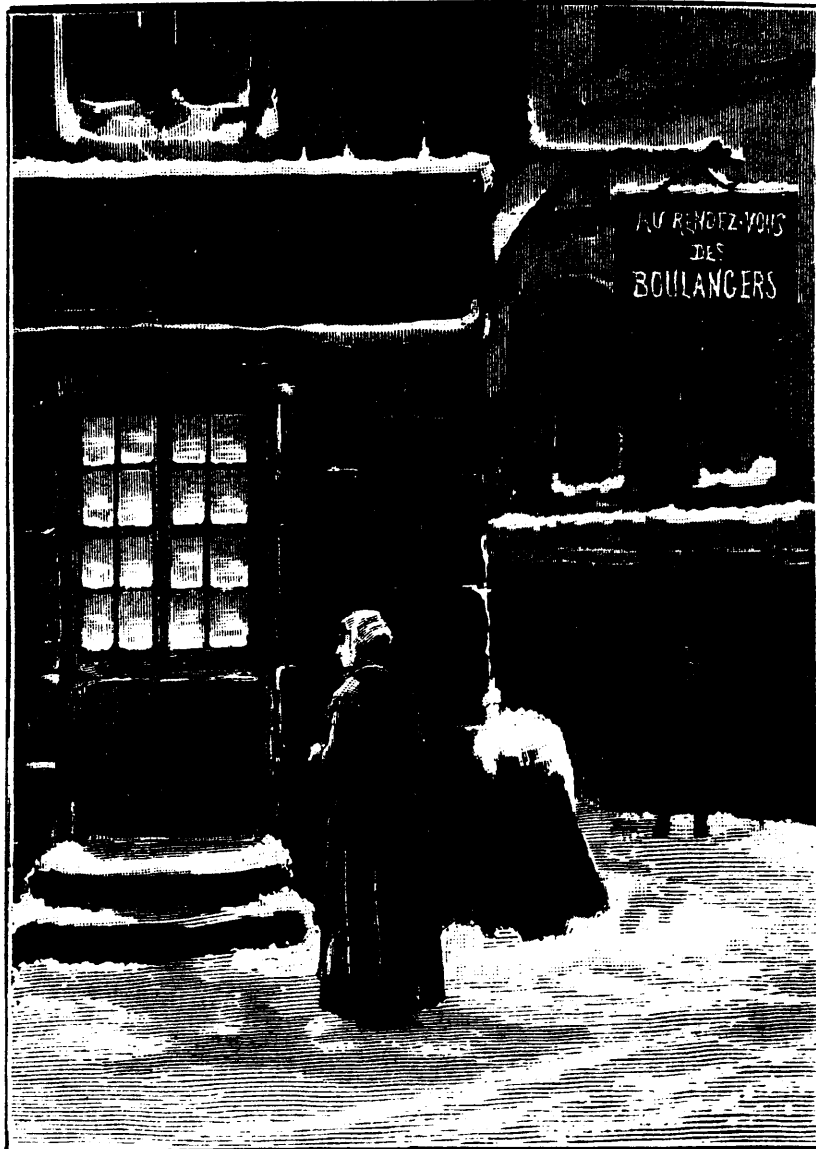
— Est-ce qu'il y en a beaucoup ?

— Pas mal, boulots, fendus, jockos, galettes, tirebouchons, viennois, anglais, flûtes, noëls, pain riche, nattes, mophines, benoîtions, richelieu, etc. Je vous donnerai les noms par écrit. A propos de noms, quel est le vôtre ?

— Lise Perrin.

— Suffit !

Et le Lyonnais quitta la salle du restaurant pour aller commencer sa besogne de toutes les nuits.



Elle aperçut une boutique portant cette enseigne : Au rendez-vous des boulangers.—(Voir p. 70, col. 1.)

mangea lentement d'ailleurs, au lieu de s'en aller elle attendit. Les tables se dégarnissaient peu à peu. Le garçon boulanger placé à côté d'elle s'était mis à lire un journal en prenant un maza-gran. Au bout d'un quart d'heure il avala la dernière gorgée du café contenu dans son verre, plia son journal, le mit dans sa poche et fit mine de se lever. Jeanne lui mit la main sur le bras pour le retenir.

— Pardon, monsieur, si je vous arrête, lui dit-elle.

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, la maman ? demanda le jeune homme en se rasseyant.

— Vous venez de dire tout à l'heure que chez votre patron on avait besoin d'une porteuse de pain ?

— Sans doute. Est-ce que vous pensez à vous proposer ?

## LXIV

Jeanne paya sa dépense et regagna sa nouvelle demeure.

—Porteuse de pain, se disait-elle en gravissant les escaliers qui conduisaient au plus haut étage. Cinq heures de travail par jour. Je gagnerai trois francs et une partie de ma nourriture. Le reste de la journée je serai libre. Je pourrai employer tout ce temps à chercher mon fils ! Oh ! qu'il me tarde d'être à demain !

Quoique la fugitive de Clermont fût en proie à des préoccupations de toute nature, la fatigue amena le sommeil. Aussitôt qu'elle eût posé sa tête sur l'oreiller elle s'endormit, et une bonne nuit lui rendit des forces. Le lendemain, elle se leva au point du jour. A sept heures et demie précises, elle se rendit à la boulangerie de la rue Dauphine. Madame Lebert se trouvait au comptoir. Le garçon boulanger n'avait point oublié sa promesse de la veille au soir, et, lorsque Jeanne dit qu'elle venait de la part du Lyonnais, la patronne, qui attendait une porteuse de pain comme les israélites attendent le Messie, l'accueillit avec le sourire le plus aimable et s'écria :

—Ah ! c'est de vous que le Lyonnais a parlé à mon mari et à moi ?

—Oui, madame.

—Vous venez vous offrir comme porteuse ?

—Oui, madame, et je serai bien heureuse si vous agréiez mes services.

—Vous n'avez jamais fait ce métier-là ?

—Jamais, non madame, mais j'espère que la bonne volonté suppléera au manque d'habitude, et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous contenter.

—Je l'espère.

—Vous m'acceptez donc ?

—Certainement, du moins à l'essai. Où demeurez-vous ?

—Rue de la Seine, numéro 27. J'arrive de mon pays où j'étais depuis trois ans.

—Vous êtes mariée ?

—Je suis veuve.

—Ça suffit. Votre bonne mine me tient lieu de renseignements. Vous vous nommez ?

—Lise Perrin.

—Eh bien, Lise, c'est entendu. Vous m'allez ! Vous entrerez en fonctions demain matin. Aujourd'hui vous passerez la journée à aller avec ma servante chez les clients dont je vous donnerai l'adresse, afin que vous sachiez ceux qui prennent à "la coche," et ceux qui payent de suite. Avec de l'intelligence et du bon vouloir (et vous me paraissez avoir l'une et l'autre), vous serez vite au courant.

—A quelle heure faut-il arriver à la boutique ?

—A six heures pour faire la distribution du matin.

—Je serai en avance plutôt qu'en retard.

—Quoique nous ayons des clients qui demeurent assez loin, vous pourrez être rentrée pour me rendre vos comptes à neuf heures. Il faut revenir ensuite à cinq heures du soir, car nous avons dans le quartier des maisons et des restaurants pour lesquels on "cuit" le tantôt, mais ce travail n'est pas long. C'est une affaire d'une heure et demie, deux heures.

—Bien, madame.

—Vous gagnerez trois francs par jour et deux livres de pain. C'est mon prix.

—Je l'accepte, madame.

—Alors revenez vers midi. Ma bonne vous conduira chez les clients du matin et chez ceux du soir.

—Je serai ici à midi précis.

—Tenez, fit madame Lebert en prenant dans son comptoir une pièce de dix francs qu'elle tendit à Jeanne, voici votre denier à Dieu.

La fugitive rougit jusqu'au blanc des yeux, témoigna sa gratitude, promit de nouveau d'être exacte, et se retira joyeuse. A midi, elle était de retour à la boulangerie où la bonne de la maison l'attendait. Elles partirent ensemble, et, au bout de deux heures, Jeanne avait gravé dans sa mémoire les adresses de la clientèle du matin. Ensuite, elle fit la distribution du soir, toujours en compagnie de la grande fille sèche, lente et maussade que nous avons aperçue au quai Bourbon, chez la portière de Lucie, puis après s'être entendue avec monsieur Lebert pour son service du lendemain, elle regagna son logis. Jeanne ne pensait nullement

à prendre ses repas chez elle. Ses travaux quotidiens et ses recherches incessantes ne devaient pas lui laisser le temps de faire sa cuisine. Elle se dit qu'au "Rendez-vous des boulangers" les "portions" n'étaient pas chères, et qu'elle pourrait, comme beaucoup d'autres, y venir chercher sa nourriture. En conséquence elle s'y rendit, y rencontra le Lyonnais comme la veille et le remercia avec effusion.

—De rien, maman Lison, répliqua le garçon jovial. Je suis content de vous avoir été utile. Tout le plaisir est pour moi.

Le nom de "maman Lison" devait rester à Jeanne parmi les gens de la "boulange," qui à partir de ce jour la reconnurent pour l'une des leurs.

Le lendemain matin, Jeanne, à l'heure convenue, arrivait à son poste. Le temps était beau, sec et froid. La nouvelle porteuse aima mieux prendre la hotte chargée que de pousser devant elle la petite voiture, et affublée du grand tablier bleu à bavette, ses "coches" et son couteau pendus à la ceinture, elle commença sa tournée. Munie du livre d'adresses des clients elle s'était, la veille au soir, une fois rentrée chez elle, tracé un itinéraire afin de perdre le moins de temps possible. Le quai Bourbon étant l'endroit le plus éloigné de son parcours, ce fut celui qu'elle choisit pour s'y rendre en dernier. Quand elle y arriva, la demie après huit heures sonnait.

—Encore une nouvelle figure ! s'écria la concierge en la regardant.

—Oui, madame, répondit Jeanne en souriant. Mais j'espère bien que cette figure vous la verrez longtemps.

—Eh ! bien, là, ça ne sera pas dommage, surtout si tous les jours vous êtes aussi exacte qu'aujourd'hui.

—Je ferai tout mon possible pour ça. Voulez-vous m'indiquer les étages des personnes que j'ai à fournir.

La concierge donna le renseignement demandé, et Jeanne monta chez les pratiques. Au sixième étage, comme il y avait en face l'une de l'autre deux portes sans aucune inscription, elle ne savait où frapper, lorsque la porte de Lucie s'ouvrit, et la jeune fille parut sur le seuil.

—Ah ! c'est mon pain que vous me montez, madame ? fit-elle.

—Oui, mademoiselle, répondit Jeanne, éblouie de la beauté de l'ouvrière. C'est un pain de deux livres, n'est-ce pas ?

—De deux livres, oui. Venez. Je vais vous payer.

L'évadée de Clermont entra dans la chambre, dont l'ordre parfait et la merveilleuse propreté la frappèrent tout d'abord. Elle s'arrêta, mise hors d'haleine par l'ascension des nombreuses marches de l'escalier.

—Vous paraissez fatiguée, ma bonne dame, dit Lucie en lui tendant le prix de son pain.

—Je le suis un peu, mademoiselle. La tournée est longue, et c'est la première fois que je la fais.

—Voulez-vous vous asseoir un instant ?

—Oh ! non, merci. J'ai fini pour ce matin. Je vais rendre mes comptes à la boutique, et j'irai me reposer.

Tout en disant ce qui précède, Jeanne ne parlait pas. Ses regards ne pouvaient se détacher du visage de Lucie. Elle se sentait entraînée vers la jeune fille par une sympathie soudaine.

—Vous n'avez pas l'habitude du métier de porteuse ? reprit l'ouvrière.

—Non, mademoiselle, mais je m'y habituerai vite. Ce n'est point la force qui me manque, ni le courage. Allons, au revoir !

—Au revoir, ma chère dame !

Mais Jeanne ne s'en allait point ; ses pieds lui semblaient cloués au sol ; ses regards se promenaient curieusement autour de la chambre, une machine à coudre et des étoffes attirèrent son attention.

—Vous êtes couturière, mademoiselle ? demanda-t-elle.

—Oui, ma chère dame, tout à votre service.

—Oh ! je n'ai point le moyen de me faire faire des robes de belles étoffes comme celles que voilà. Vous travaillez pour les personnes riches ?

—Sans doute. Mais ça ne m'empêche pas, dans mes moments perdus, de travailler pour les per-

sonnes pauvres, et de leur faire payer mon travail aussi bon marché que possible.

—Ah ! mademoiselle, que c'est bien, cela !

—C'est tout naturel. Puis Lucie, voulant changer le cours de la conversation, ajouta : Comme ça, c'est vous qui m'apporterez mon pain tous les jours ?

—Aussi longtemps que je serai porteuse chez madame Lebert, et j'espère que ça ne finira pas de sitôt.

—Si cela vous fatigue de monter jusqu'au cinquième, déposez-le chez la concierge qui vous remettra l'argent. Je descendrai le prendre. Vous n'aurez qu'à dire : "C'est le pain de mademoiselle Lucie."

En entendant ce nom, Jeanne pâlit. Son cœur se mit à battre avec une violence désordonnée.

—Ah ! balbutia-t-elle, vous vous nommez Lucie ?

—Oui, ma chère dame !

—Un bien joli nom, un nom que j'aime.

En ce moment, Lucien Labroue, qui, de sa chambre entendait causer dans celle de Lucie, dont la porte n'était point fermée, nous le savons, sortit de chez lui et s'avança. Jeanne, en le voyant, fit un pas en arrière, enveloppa la jeune fille d'un dernier regard, et se retira en disant : A demain, mademoiselle !

## LXV

Tout en retournant à la boulangerie de la rue Dauphine, la porteuse de pain pensait :

—Lucie ! Elle se nomme Lucie comme ma petite fille ! Son nom a réveillé dans mon âme de cruels souvenirs. Sa vue a produit sur moi une impression étrange. Le son de sa voix, son regard, ont fait battre mon cœur. Ma fille doit avoir cet âge. Elle doit être aussi grande, aussi belle, et je ne la reverrai peut-être jamais ! Qu'est-elle devenue, ma Lucie ? Sais-je seulement si elle est vivante ? Quel supplice ! Et dire que je ne puis sans me compromettre m'adresser à ceux qui seraient en état de me renseigner ! On voudrait savoir qui s'informe et dans quel intérêt ! On arriverait bien vite à moi et je serais de nouveau séparée du monde, pour toujours cette fois ! Non, je dois ne compter que sur moi-même et tout attendre d'un hasard heureux ! Mais je veux revoir cette jeune fille ; je lui monterai son pain chaque jour. Cela me rappellera mon enfant.

En monologuant ainsi, Jeanne était arrivée chez sa patronne qui la complimenta sur sa célérité, et lui dit que si son zèle ne se démentait point elle se féliciterait d'avoir conclu avec elle un long bail. Le lendemain et les jours suivants la veuve de Pierre Fortier, au lieu de laisser son pain chez la concierge du quai Bourbon, gravissait lentement les cinq étages pour le remettre elle-même à Lucie. La jeune fille se sentait attirée de plus en plus vers cette brave femme accomplissant avec tant de courage son pénible labeur.

C'était toujours par la maison du quai que Jeanne finissait sa tournée, et elle se hâtait afin de pouvoir rester dans la mansarde pendant quelques minutes. Elle regardait Lucie travailler, la dévorait des yeux et partait le cœur content. La pauvre femme se contentait de cette adoration, de cette contemplation presque muettes. Elle n'osait interroger Lucie sur son passé. Interroger, d'ailleurs, à quoi bon ? Dans quel but ? L'ouvrière s'appelait Lucie comme sa fille, il est vrai ; mais combien sont nombreuses les jeunes filles qui portent ce nom. Supposer que Lucie pût être son enfant, à elle, eût été de la folie pure ! De temps à autre, Jeanne voyait Lucien auprès de sa fiancée. La fugitive de Clermont ne se doutait guère que ce beau jeune homme dont elle ignorait le nom était le fils de Jules Labroue qu'on l'accusait d'avoir assassiné !

\*.\*

L'époque fixée pour le retour à Paris du faux Paul Harmant approchait. Lucien attendait avec une impatience facile à comprendre le moment de se présenter chez le riche industriel de qui son avenir dépendait peut-être. On attendait Paul Harmant le "deux." Mary avait dit à Georges Darier :

—Engagez votre protégé à venir voir mon père le "trois."

Le 1<sup>er</sup> du mois, Lucien reçut une lettre de son

ami. Le jeune avocat l'engageait à déjeuner pour le lendemain. A l'heure indiquée, Lucien arriva et sa première parole fut celle-ci :

- Y a-t-il du nouveau ?
- Oui. J'ai revu hier mademoiselle Harmant.
- Est-ce qu'elle me retiré sa protection ?
- Au contraire. Il paraît que de nombreuses requêtes, appuyées fortement, arrivent de tous côtés pour obtenir des emplois comme celui que tu sollicites ; mais mademoiselle Mary m'a promis de nouveau de soutenir chaudement ta demande et ma lettre de recommandation. Tu te présenteras vers dix heures du matin à l'hôtel de la rue Murillo, et tu demanderas à parler de ma part à mademoiselle Mary. Elle aura donné des ordres pour qu'on t'introduise, et elle te conduira auprès de son père.
- Je te remercie de tout mon cœur, mon cher Georges. Tu es mon bon génie !
- Nous réussirons ! je l'espère et j'y compte. J'ai préparé ce matin une lettre pour monsieur Harmant. La voici.
- Elle est ouverte.
- C'est exprès. Je désire que tu la lises pour voir si je dis bien tout ce que je dois dire.
- J'en suis certain d'avance.
- Peu importe. Lis, je t'en prie !
- Lucien prit la lettre et lut à haute voix :

“ Mon cher M. Harmant,  
 “ Vous m'avez dit plus d'une fois qu'il vous serait agréable de trouver une occasion de m'obliger. L'occasion se présente aujourd'hui, et c'est en sollicitant que je viens m'adresser à vous. Cette lettre vous sera remise par un de mes amis de collège, élève de l'École des arts-et-métiers, mécanicien et dessinateur d'un sérieux mérite ; mais comme le mérite en ce monde n'est pas toujours récompensé, mon ami se trouve en ce moment, à la suite de grands malheurs de famille, non sans emploi mais dans une situation indigne de ses talents et de ses aptitudes. Je sollicite de vous, pour mon ami, Lucien Labroue, l'emploi de directeur des travaux de vos usines. Vous le verrez à l'œuvre et vous me remercerez, j'en suis sûr, du cadeau que je vous aurai fait. En attendant, cher monsieur Harmant, recevez l'expression anticipée de ma gratitude, et croyez aux sentiments de haute estime de votre avocat tout dévoué,

“ GEORGES DARIER.”

Après avoir achevé sa lecture, Lucien serra les mains de son ami.

- Merci ! lui dit-il d'une voix émue.
- Tu remercieras plus tard. Mets la lettre dans son enveloppe, l'enveloppe dans ton portefeuille, et demain, à dix heures du matin, sonne à l'hôtel de la rue Murillo.
- Lucien, le lendemain, se préparait à se rendre chez Paul Harmant, et mettait à sa toilette un soin minutieux. Il tenait à paraître avec tous ses avantages devant la fille du millionnaire, non par coquetterie, mais parce qu'il voulait avoir en elle une protectrice dévouée, et que les femmes, il le savait bien, se laissent prendre par les yeux. Avant de quitter la maison, il entra chez Lucie. L'expression du visage de la jeune fille était mélancolique.
- Vous partez, mon ami ? demanda-t-elle.
- Oui, ma chère Lucie !
- Eh ! bien ! tous mes vœux vous accompagneront, vous le savez.
- Je le sais, mais pourquoi me dites-vous cela d'un air triste ?
- Parce que j'ai fait un vilain rêve cette nuit.
- Un rêve ? répéta le jeune homme en souriant.
- Oui... et j'ai le pressentiment que vous allez à une déception.
- Pourquoi vous faire un oiseau de mauvaise augure, chère Lucie, quand je pars le cœur joyeux et plein d'espoir ? Je vais solliciter un emploi qui, si je l'obtiens, assurera notre bonheur à tous deux, et vous écoutez des pressentiments... et vous doutez du succès à cause d'un rêve absurde auquel vous ne devriez attacher aucune importance ! c'est mal !
- J'ai tort sans doute, et surtout je souhaite avoir tort ; j'aurais voulu vous cacher ce que j'éprouve, cela m'a été impossible. J'avais hâte de voir arriver le jour où vous deviez vous rendre chez la personne à qui votre ami Georges Darier vous a recommandé, et maintenant que ce jour est venu,

j'ai peur. Il me semble que de votre démarche va résulter pour vous comme pour moi quelque chose de funeste.

- Toujours à cause de votre rêve ?
- Toujours !
- Vous n'avez pas d'autres raisons de crainte ?
- Pas d'autre !
- Eh bien, chère Lucie, votre rêve n'a pas le sens commun ! Comment pourrait-il résulter quelque chose de fâcheux pour vous de ma visite à un industriel riche à millions et prêt à continuer en France les immenses affaires qui ont fait sa fortune en Amérique et l'ont rendu célèbre dans le monde entier ?
- Comment se nomme cet industriel ?
- Mon ami Georges m'avait fait promettre de taire son nom jusqu'après le succès de ma visite, mais je ne puis avoir de secret pour vous. Mon protecteur futur s'appelle Paul Harmant.
- Lucie regarda le jeune homme avec surprise ; son visage, si sombre jusqu'à ce moment, parut s'éclaircir.
- Paul Harmant, rue Murillo ? demanda-t-elle.
- Oui. Vous le connaissez ?
- Lui, non, mais sa fille, mademoiselle Mary Harmant. C'est pour elle que j'ai fait dernièrement cette robe de soirée qui vous émerveillait.
- Et Lucie, redevenue brusquement joyeuse, ajouta :
- Oh ! maintenant je n'ai plus peur. Mon rêve ne savait ce qu'il disait ! Mademoiselle Mary, (mais vous ne la verrez peut-être pas), mademoiselle Mary est charmante, bonne, douce, bienveillante, affectueuse, enfin elle a toutes les qualités, et le père d'une telle fille ne peut être qu'un homme excellent ! Non ! non ! je n'ai plus peur ! Allez vite, mon ami, et ne pensons ni l'un ni l'autre à mes pressentiments ridicules !

Lucien embrassa sur le front sa fiancée et gagna le quartier aristocratique du parc Monceau. Rue Murillo, l'émotion faisait trembler sa main au moment où il sonna à la grille de l'hôtel. Une petite porte voisine de cette grille s'ouvrit, et le jeune homme entra dans la cour.

- Vous désirez, monsieur ? lui demanda un concierge majestueux.
- Parler à mademoiselle Harmant.
- Mademoiselle n'est pas visible.

(La suite au prochain numéro.)

NOS GRAVURES

MME MIOLAN CARVALHO.—La belle galerie des portraits artistiques s'augmente aujourd'hui d'une physionomie gracieuse et sympathique entre toutes, celle de la grande et incomparable chanteuse qui est la gloire de l'école française.

Que peut-on dire sur Mme Carvalho qui n'ait été dit mille fois ? Un seul mot résume tout son talent : la perfection. Il serait superflu d'ajouter des commentaires.

Mozart, Auber, Adam, Massé, Hérold, Gounod, les chants de tous ces maîtres ont trouvé en elle l'héritière ou la créatrice des grandes traditions de l'école à laquelle on doit de nos jours les *prime donne* célèbres.

KINGSTON.—La ville de Kingston, dont nous publions aujourd'hui une vue, est située dans le Haut-Canada, à l'extrémité nord-est du lac Ontario, à l'endroit où le Saint-Laurent sort de ce lac.

Les rues de la ville, fondée en 1783, sur l'emplacement du fort français de Frontenac, sont droites, non pavées, mais bordées de maisons vastes et commodes. Le port est spacieux et bien abrité ; mais il ne peut guère recevoir que des navires tirant dix à douze pieds d'eau.

De 1839 à 1843, Kingston fut la capitale du Canada.

LORD SALISBURY.—Le marquis de Salisbury, troisième du nom, appartient à l'illustre et ancienne famille des Cecil. Il n'a que 55 ans, et bien qu'il puisse être considéré, depuis la mort de lord Cairns, comme l'orateur le plus remarquable de la Chambre des Lords, la haute situation qu'il a prise dans son parti ne date guère que de la dernière année du ministère Beaconsfield.

Secrétaire d'Etat pour l'Inde en 1866, il ne tarda pas à se retirer avec les *ultra-tories* qui refusaient de s'associer à la politique de M. Disraeli, sur le bill de la réforme. Il rentra néanmoins avec le même poste, dans le cabinet formé à nouveau par M. Disraeli, en 1874, et il fut envoyé, en 1876, comme plénipotentiaire à la conférence de Constantinople.

Les deux points culminants de l'existence politique de lord Salisbury : sa retraite du cabinet en 1867 pour ne pas accepter le bill de réforme, et sa participation glorieuse, en 1878, à la politique impériale de lord Beaconsfield ; la résistance acharnée que, contre l'avis de son propre parti, il a essayé de soutenir, l'an dernier, au sein de la Chambre des Lords, contre le nouveau bill de réforme de M. Gladstone, indiquent assez la nature de ses opinions et les tendances qu'il va apporter dans la direction des affaires.

SIR STAFFORD NORTHCOTE.—Sir Stafford Northcote, qui devient membre de la Chambre des Lords sous le titre de lord Idelsbury, était, depuis 1874, le *leader* du parti *tory* dans la Chambre des Communes. Il est âgé de 67 ans et membre du parlement depuis 1855. Il représente le Devonshire depuis 1866. Il a débuté comme secrétaire de M. Gladstone, qui était alors conservateur, et il a gardé pour ce dernier une affection et un respect dont quelques-uns de ses amis politiques lui savent peu de gré. Aussi calme que lord Salisbury est entreprenant, sir Stafford Northcote est de la classe de ces hommes d'Etat qui prennent le pouvoir quand il vient, mais qui ne remueraient pas le petit doigt pour l'obtenir.

Sir Stafford Northcote a été successivement l'un des lords inférieurs de la Trésorerie, sous le second ministère de lord Derby (1858), président du bureau de Commerce en 1866, secrétaire d'Etat pour les Indes en 1868, et chancelier de l'Échiquier lorsque M. Disraeli devint membre de la Chambre des Lords.

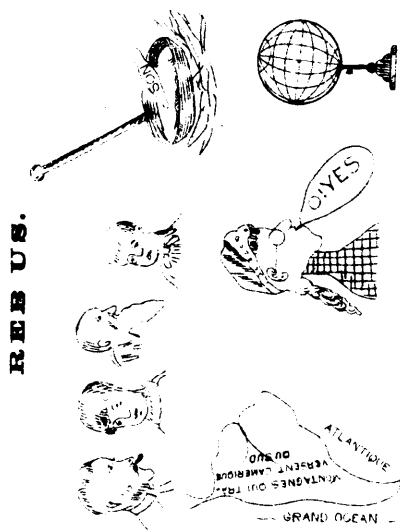
LORD RANDOLPH CHURCHILL.—Une énigme : Il sera Sixte Quinte—s'il n'est Olivarès. Un personnage qui a trouvé le moyen très commun en d'autres pays, mais très rare en Angleterre, d'arriver avant l'heure, par le scandale et en jouant à l'Alcibiade.

Lord Randolph Churchill est âgé de 39 ans et membre du parlement pour Woodstock depuis 1874. Agacé de la hauteur, de la routine et de l'exclusivisme de sir Northcote et des autres chefs *tories*, lord Churchill a fondé, avec quelques amis, le *quatrième parti* ou parti des jeunes. On a beaucoup ri de ses prétentions au début. Mais, dès leur première attaque, les jeunes n'en ont pas moins réussi à déloger de leurs positions dans les *comités* une partie des *vieilles barbes* et à prendre un rôle menaçant à la Chambre des Communes. On le soupçonne de sympathiser avec les *home rulers*. Il est inutile de dire qu'il est la bête noire des *tories* orthodoxes, et en général l'effroi de tout le parti conservateur. Mais lord Churchill entraîne des voix derrière lui ; il remue les masses, et le parti conservateur n'est pas si solide qu'il puisse se passer de son concours.

EN VOYAGE

peine avons-nous eu jusqu'à présent quelques rares jours de chaleur, mais comme chez nous jamais les saines rigueurs de l'hiver ne font défaut, jamais non plus il ne nous manque les jours torrides et les nuits écrasantes qui font mûrir nos récoltes ; alors on cherche où se reposer, les champs verdoyants, les bois touffus, les ruisseaux limpides et les lacs au sein paisible. Que celui qui veut se procurer ces jouissances feuillette les pages d'un joli petit livre, qu'on nous envoie du chemin de fer Boston et Lowell, et il trouvera certainement sur cette route, qui traverse les vallées les plus riantes du New-Hampshire, du Vermont et du Canada, de quoi se satisfaire, tout en dépensant beaucoup ou peu d'argent, selon sa bourse. Dans ce livre il trouvera un index à tous les hôtels, pensions et fermes ; on l'on trouve à se loger, avec une liste des prix.





REBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Condorcet s'empoisonna afin d'échapper au supplice.

CHOSSES ET AUTRES

Les élections générales en France auront lieu en septembre prochain.

Il y a 32,000 soldats irlandais dans l'armée anglaise.

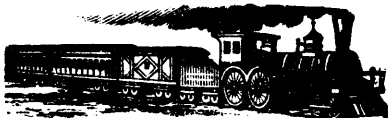
On calcule qu'il entre 10,000 étrangers chaque jour dans la ville de Londres.

Les Canadiens de New-York font une souscription pour payer les frais de la défense de Riel.

On compte pas moins de 11,500 femmes qui enseignent la musique en Angleterre.

Le revenu du gouvernement chinois pour la dernière année fiscale est de \$97,920,000.

Il y a 45 journaux de langue française dans la province de Québec, et 47 aux Etats-Unis, dit le Progrès, de Minneapolis.



Chemin de Fer Intercolonial

ARRANGEMENTS D'ÉTÉ

A partir de 1er JUIN 1885, les trains express de voyageurs circuleront tous les jours, Dimanches exceptés, comme suit :

Table with 2 columns: Destination and Time. Includes routes to Pointe-Lévis, Lévis, Trois-Pistoles, Rimouski, Petit Métis, Campbellton, Dalhousie Junction, Newhurst, Newcastle, Moncton, St-Jean, and Halifax.

Les trains du chemin de fer du Grand-Tronc partant de Montréal à 10.15 P.M. connectent avec les trains à la Pointe-Lévis.

Les Trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Le char Pulman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à St-Jean.

Tous les trains marchent sur l'heure du temps conventionnel de l'Est.

On peut obtenir des billets de passage par chemins de fer ou bateaux à vapeur pour tous les points en bas du fleuve et les Provinces Maritimes.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passage, le taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à G. W. ROBINSON, Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est.

No 136 1/2 rue St-Jacques (en face du St Lawrence Hall), Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant-en-chef. MONCTON, N.-B., juin 1885.

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis.

FLAVIEN J. GRANGER, PAPETIER. 13, COTE ST-LAMBERT, Montréal.

Fournitures de bureau, Livres blancs, Impressions, Reliures, Papiers d'emballage. Importation sur commande, de livres publiés en Europe. Articles de Paris.

10627

C'EST L'EAU MINERALE DE SAINT-LEON,

PRIMES MENSUELLES

DU

MONDE ILLUSTRÉ

Table of monthly prizes: 1re Prime \$50, 2me " 25, 3me " 15, 4me " 10, 5me " 5, 6me " 4, 7me " 3, 8me " 2, 86 Primes, a \$1 - 86.

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

UN REMEDE INFALLIBLE POUR TOUTES LES MALADIES,

E. MASSICOTTE & FRERE, SEULS AGENTS A MONTREAL.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

FRAUDE

Afin de mettre le public en garde contre les personnes peu scrupuleuses qui se permettent de vendre de l'eau minérale de différentes sources, pour celle de St-Léon, qui possède des qualités que les autres eaux minérales n'ont pas, nous publions ci-dessous la liste des dépôts à Montréal où le public sera certain de se procurer la véritable et célèbre eau minérale de Saint-Léon :

M. Baridon, 808, rue Ste-Catherine; Jos. Bellevue, 45, Place Jacques-Cartier; M. F. Larin, rue Notre-Dame, coin de la rue Saint-Jean-Baptiste; J. J. Filin, 370, rue Craig; N. Quintal et Fils, 118, rue des Commissaires; Fraser Viger & Cie, 221, rue Saint-Jacques; Alph. Jolicoeur, 262 1/2, Sanguinet; Daoust & Frère, 862, Ste Catherine; Isaie Pigeon, rue St-Jacques, coin de la rue Sainte-Marguerite; M. Précourt, 551, Mignonne; M. Fayette, 462 1/2, Ontario; E. Christin, 400 1/2, Ontario; M. Lemieux, 768, Ontario; M. Gascon, 286, Beaudry; E. Brouillet, 112, Champlain; U. Laporte, 588 Mignonne; D. C. Broseau, 1440, Notre-Dame; M. Riendeau, rue St-Gabriel; Albion Hotel, rue McGill; St-Lawrence Hall; J. N. Grenier, 586, Mignonne; M. Leblanc, 286, Craig.

E. MASSICOTTE & FRERE, Seuls agents pour Montréal. (Téléphone No. 810 A.) Nouvelle approvisionnement reçu tous les jours, en bouteilles, en cruches et en quarts.

N. GOYETTE,

BOUCHER,

MARCHE D'HOCHELAGA,

Etaux 1 et 3

L'administration du MONDE ILLUSTRÉ est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série.

NEWSPAPER ADVERTISING

A book of 100 pages. The best book for an advertiser to consult, be he experienced or otherwise. It contains lists of newspapers and estimates of the cost of advertising. The advertiser who wants to spend one dollar, finds in it the information he requires, while for him who will invest one hundred thousand dollars in advertising, a scheme is indicated which will meet his every requirement, or can be made to do so by slight changes easily arrived at by correspondence. 149 editions have been issued. Write, post-paid, to any address for 10 cents. Write to GEO. P. ROWELL & CO., NEWSPAPER ADVERTISING BUREAU, (105 Spruce St. Printing House Sq.), New York.

JOUISSEZ De la Santé et du Bonheur COMMENT? Faites comme d'autres ont fait.

Souffrez-vous de maladies des reins? "Le Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Détroit.

Vos nerfs sont-ils affaiblis? "Le Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours.

Souffrez-vous de la maladie de Bright? "Le Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblait à du sang.

Souffrant de la diabète? "Le Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat.

Souffrez-vous de maladies du foie? "Le Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir.

Souffrez-vous de douleurs dans le dos? "Le Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je me roulais hors de mon lit.

Souffrez-vous de maladies des reins? "Le Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'avais suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte.

Souffrez-vous de la constipation? "Le Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'usage d'autres remèdes pendant seize ans.

Souffrez-vous de la malaria? "Le Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'ai jamais fait usage dans ma pratique.

Etes-vous bilieux? "Le Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'ai jamais fait usage.

Souffrez-vous des hémorrhoides? "Le Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorrhoides qui coulaient.

Etes-vous torturé par le rhumatisme? "Le Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans.

Aux femmes qui sont malades? "Le Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien.

Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé Faites usage du

KIDNEY-WORT Le Purificateur du Sang.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie GEBHARDT-BERTHIAUME, No 30, Rue St-Gabriel, Montréal.

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires, Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et bas prix.

TOUJOURS EN MAINS: Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau: rue St-Gabriel, No. Montréal.